

# 33 questions pour recommencer

Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel  
en lien avec le Groupe d'information sur les ghettos  
(g.i.g.)

**Julien Villa**

## À quel âge avez-vous eu la varicelle ?

Juste avant l'été de mes huit ans.

C'était comme des piqûres de moustiques tigres ou d'aoûtats.

Ma mère me disait de ne pas gratter mais je n'écoutais rien.

J'aurais pu passer ma vie à me gratter jusqu'au sang en ronronnant comme un chat.

Les boutons sont devenus des plaies purulentes sur lesquelles elle appliquait du Mercurochrome rouge sang. Les plaies se sont changées en croûtes. Les croûtes sont tombées. Tout mon corps était couvert de petites crevasses blanches.

Tous les matins, j'enfilais mon slip de bain et mes sandales pour arpenter le quartier en vélo avec mes copains. Je me sentais orphelins de mes démangeaisons. Le soleil a brûlé ma peau et accentué mes cicatrices – comme si j'avais bronzé derrière une passoire.

Quelques années plus tard je suis entré au collège et je suis devenu gros. Je volais des pains au chocolat et imitais le cri du cochon pour faire rire les autres.

Tous les après-midi je rentrais dans mon immeuble pour me préparer des sandwiches au saucisses de Strasbourg, au gruyère, à la mayonnaise et au ketchup, ou bien des tartines beurre nutella. Mes cicatrices blanches se logeaient à l'intérieur de mes bourrelets.

L'été j'avais honte. Je supportais la canicule sans jamais enlever mon anorak. À la plage, je remontais mon maillot jusqu'aux seins pour cacher mes poignées d'amour. Les filles disaient que j'étais leur meilleur copain. La chaleur me donnait des mycoses aux pieds. Je me cachais pour les gratter. Je soulevais mon pull et observais ma peau pleine des cicatrices de ma varicelle. Les vergetures s'y ajoutaient. De l'herbe noire me poussait partout. Je sentais mauvais.

## Enfant, quel masque d'animal aimiez-vous porter pour Carnaval ?

Les masques d'animaux, c'était pour les nuls. Moi je n'aimais pas étouffer derrière du plastique bon marché. Mon truc c'était de me déguiser en clochard.

Je me mettais du noir sur les joues pour faire une barbe. J'enfilais des fringues en loques et remplissais une petite bouteille de grenadine (pour faire comme du vin). Je me trouvais un spot fréquenté dans la cour d'école, ou sur le trottoir devant l'entrée, et posais un chapeau devant moi, avec des bonbons dedans.

Mon truc c'était de m'imaginer en clochard. Je voulais me tirer dans les vignes, dormir sous les arbres et voler des saucisses sur les étalages. Comme un chien bâtard. Gamin, j'avais l'intelligence du carnaval.

## Et aujourd'hui ?

J'aimerais porter un passe-montagne noir, bien sûr.

## Quand avez-vous pris votre température pour la dernière fois ?

Petit, mes parents m'enfonçaient un truc dans les fesses. C'était toute une histoire.

Quand vous étiez petit, vous jouiez au docteur.

Quel rôle préféreriez-vous ?

Celui du patient sur le brancard ! J'ai toujours trouvé plus de classe au masochisme qu'au sadisme (tu me diras, l'un ne va pas sans l'autre). Mais si j'avais su que le monde applaudirait les médecins et exigerait que les artistes pondent des ordonnances, je me serais sûrement méfié.

Je me souviens de mon premier émoi érotique. J'avais cinq ans et, un soir, une adolescente m'a gardé. Ce soir-là, elle devait aussi s'occuper d'un bébé. Quand elle lui a changé la couche, elle m'a proposé en riant de me faire pareil. J'ai accepté. Alors elle m'a couché sur la table à langer et talqué les fesses. Je me souviens encore de cette sensation molletonnée sur mes parties génitales. Je sens encore la bande adhésive se serrer autour de ma taille.

Dans un livre de science-fiction – de Philip K. Dick par exemple –, ce souvenir serait une brèche temporelle. Cette expérience érotique révélerait à l'enfant qu'il est en réalité un homme de trente-sept ans, plongé dans un coma artificiel, dans un hôpital où les médecins le maintiennent en semi-vie. Il se souviendrait que toute la population mondiale est confinée dans une sorte d'EHPAD. Un monde où, pour ne pas gêner la production, la vie n'est pas autorisée et la mort, interdite. C'est pourquoi chaque citoyen s'achète un souvenir, plus ou moins agréable selon ses moyens, dans lequel on le plonge éternellement.

Pensez-vous qu'on aura encore envie de  
jouer *Le Misanthrope* après ça ?

Et *Le Malade imaginaire* ?

Les chefs-d'œuvre se foutent de l'actualité.

C'est sûrement pour ça qu'ils sont toujours à la page.

Aujourd'hui, avez-vous plutôt l'impression  
de vivre une tragédie ?

Une comédie ?

Ou un drame satyrique ?

Au dix-neuvième siècle, un allemand a dit que l'histoire se répète  
toujours deux fois : la première fois en tragédie, la seconde en farce.

Il a oublié de dire que la farce annonce une tragédie plus grande  
encore.

## Après. Mais après *quoi* au juste ?

Après la crise et juste avant l'autre.

Ce qui est pratique avec l'image d'une tempête permanente, c'est que le naufragé se croit toujours coincé entre deux vagues. Deux choix s'offrent à lui. Soit il reste sur sa barque et se noie, soit il saute à l'eau et se noie.



## Le confinement contamine-t-il toujours vos rêves ?

Je fume du cannabis tous les jours depuis vingt-deux ans. Je ne me souviens jamais de mes rêves. Le matin rien ne m'agace plus que de me servir un café et d'entendre : « vous savez pas ce que j'ai rêvé cette nuit ? »

Ça pourrait me rendre violent. Je n'aime pas qu'on me raconte ses rêves. Encore moins s'ils sont confinés. La mauvaise haleine du matin et la nostalgie mielleuse des pyjamas m'exaspèrent.

Vous sentez-vous surveillé ?

Si oui, trouvez-vous cela rassurant ?

Si non, trouvez-vous cela rassurant ?

La surveillance, c'est un peu comme d'apprendre le vélo. Quelqu'un doit te tenir sur les premiers mètres, après tu te débrouilles très bien tout seul. La surveillance, c'est une sorte de talc pour fesses d'adulte.

## Indépendamment de la crise sanitaire, avez-vous tendance à penser qu'on est quand même un peu trop collés les uns aux autres dans une salle de théâtre ?

En CM2 je ne me suis pas retrouvé dans la même classe que ma bande de copains. Ils ont tous suivi un atelier de théâtre. À la fin de l'année, ils ont joué « la jalousie du Barbouillé » de Molière. J'étais dans la salle. C'était atroce. Je n'avais jamais vu mes amis aussi beaux. Sous la lumière, dans leurs costumes, ils ne se ressemblaient pas. Et moi j'avais disparu parmi les ombres. Il y avait un type, Pascal, dont tout le monde se moquait. Dans la pièce, il jouait le premier rôle. Il avait du talent et je l'ai vu se transformer en héros. Il mesurait trois mètres. Ses mains lançaient des boules de feu. À la sortie le nom de Pascal était sur toutes les lèvres. J'étais devenu transparent. Les gens me rentraient dedans comme si je n'existais pas.

Du coup, l'année de ma sixième (quand je suis devenu gros), je me suis mis au théâtre. Il y avait un ami de mes parents qui s'appelait Alain, un acteur un peu looser, comme ça, du genre cheveux longs bouclés, chemise à fleurs ouvertes et dragueur pathétique. Il vivait plus ou moins dans son camion et adorait improviser des discours en public. Il est venu voir mon spectacle de fin d'année. À chaque fois que j'ouvrais la bouche, il éclatait de rire. Moi j'avais l'impression de déchaîner la salle. À la fin il s'est levé pour applaudir et il a improvisé un discours en disant qu'il était mon « oncle comédien ».

Après la représentation, il m'a emmené dans son camion, a ouvert une bouteille de champagne et m'a dit :

— Tu vois, c'est ça le théâtre. On n'a pas d'argent, mais quand il tombe on sort le champagne ! Ensuite la MJC avait organisé un barbecue et Pierre, mon professeur, a dit à ma mère que je devrais continuer à jouer.

Je me suis accroché à ça comme à une bouée. À chaque rentrée des classes le professeur principal nous demandait de remplir une fiche. À la question « quel métier veux-tu faire plus tard ? », je pliais l'affaire et répondais : acteur. Comme un chien, j'avais compris que choisir son destin est avant tout une question d'odeur. Je fuyais celle des trouses et des livres scolaires neufs pour suivre la piste des barbecues. Chaque année je réitérais ma promesse. Je me faisais élire délégué et plaidais ma propre cause au conseil de classe. Je n'ai jamais redoublé, malgré une moyenne de huit sur vingt.

Les années sont passées et je n'ai plus eu le choix.

Quand je suis enfin parvenu à en faire mon métier, je me suis rendu au théâtre en courant. Devant le fronton, j'ai été pris d'un vertige. L'architecture était hideuse. On aurait dit un gros bateau mort, ou un musée. À l'intérieur j'ai parcouru des couloirs fléchés éclairés de néons et je me suis perdu. Si un régisseur n'avait pas fini par m'indiquer le chemin, on aurait retrouvé mes os tassés dans un coin.

Quand j'ai enfin mis les pieds sur le plateau, mes mains sont devenues moites et ma nuque s'est changée en pierre. La salle sentait les livres scolaires neufs – à cause des produits ignifugés ! Le bar du théâtre servait de la soupe et des petits sandwiches très chers. Dans la hall d'entrée flottait le même parfum que mettait ma maîtresse de CE1. Les mêmes effluves qui emplissaient la salle de classe, chaque lundi matin, quand il pleuvait dehors, que ses talons martelaient le sol, et qu'elle beuglait sa dictée du jour.

Les distributeurs automatiques permettent d'acheter des billets (ou des paquets de chips) et de payer directement à la machine sans aucune autre intervention humaine. On les trouve partout ou presque, sauf dans les théâtres qui résistent vaillamment.

Jusqu'à quand ? :)

C'est vrai que c'est chiant les chips. Ça met des miettes partout sur la moquette.

Êtes-vous favorable à l'instauration d'une  
« prime de risque » pour les comédiens qui  
doivent régulièrement, pour des raisons  
strictement professionnelles, embrasser  
leurs collègues sur la bouche ?

Un mouton... *favorable*... Deux moutons... *Instauration*....  
Trois moutons... *Prime de risque*... Quatre moutons... *doivent*...  
Cinq moutons... *Raison*... Six moutons... *professionnelles*...  
Sept moutons... *collègu*....rrrrrrrr....pshhhh....

Puisque tout le monde semble adorer le principe du théâtre filmé sur Internet, à quoi bon encore du théâtre en vrai ?

J'aimerais bien lui dire deux mots à ce *tout-le-monde*. Tu as son adresse ?

Un autre allemand, cette fois du vingtième siècle, a dit à peu près, au sujet de « l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », que ce n'était pas un hasard si les premières photos étaient des portraits de visages : « *C'était l'aura qui venait nous faire signe une dernière fois.* »

De quoi avons-nous peur ?

Et de quoi encore ?

Peur de la peur ! Ah la peur... Merde la peur... C'est pire que le pétrole. Et dans cinquante ans, ces puits-là ne seront pas à sec.



Le théâtre, c'est faire exister des mondes  
larges dans un espace confiné.

Ça marche comme ça aussi dans vos vies ?

C'est ça le théâtre ?

Sérieusement ?

Moi qui croyait que ça voulait juste dire : le lieu d'où l'on voit.

## Le visage à moitié caché, vous sentez-vous complètement vous-même ?

Je n'ai jamais autant dit la vérité qu'avec un masque. D'ailleurs cette histoire de *moi-même*, ça a comme un goût de mensonge. Plus les gens crient qu'ils sont eux-mêmes, plus ils se ressemblent tous. Ce genre de truc c'est pire qu'une sonnette d'alarme – un peu comme quand le mot *collectif* envahit les programmes des théâtres, parce qu'il n'y a plus de troupes.

Tu as entendu parler des neurones miroirs ? C'est la dernière trouvaille des neurosciences et la vengeance du théâtre.

Jusqu'ici traiter quelqu'un de comédien, ou d'imitateur était la pire des insultes. Cela signifiait être un menteur, ou un tricheur.

Hé bien figure-toi que les scientifiques ont découvert que le cerveau humain se développait principalement grâce aux neurones miroirs : en gros, notre capacité à l'empathie.

Ils ont effectué deux tests très simples sur des enfants en bas âge. Dans le premier, le médecin fait semblant de ne pas arriver à arracher la tête d'une poupée déjà coupée. Le petit prend la poupée et lui arrache directement la tête.

Dans le second, il tend un bonbon à l'enfant et fait semblant de le jeter plus loin en le gardant dans sa main. Dès la deuxième tentative, le petit ne cherche plus où le bonbon est tombé, mais regarde les yeux du médecin.

Les neurones miroirs, ce n'est donc pas notre capacité à imiter un geste, mais son intention. Un être humain ne se construit qu'en imitant les autres.

Mais si les intentions s'uniformisent, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que nous finissions tous avec le même visage.

## Le visage à moitié caché, craignez-vous de ne plus être reconnu ?

Grâce à mon téléphone portable, mon passeport biométrique, les satellites et l'application STOP COVID, je ne m'inquiète pas.

## Le visage à moitié caché, vous ressemblez à un guérilléro. Bonne nouvelle, non ?

Alors là, tu tombes bien ! Je travaille à un triptyque sur des *chevaliers du réel* – que des figures de Don Quichotte. Après m’être penché sur un premier personnage inventé autour/à partir de Philip K. Dick, j’écris maintenant un roman, pour en faire du théâtre plus tard. Ça s’appelle « Rodez-Mexico ». C’est l’histoire de Marco, un jardinier communal dans la zone industrielle et commerciale de Rodez, qui se prend pour le sous-commandant Marcos.

Marcos et les zapatistes du Chiapas disent avoir fait le CHOIX de revêtir un passe-montagne noir (et pas un masque chirurgical, même customisé à la dernière mode, faut pas pousser !) au nom des « sans-visages » et des « non-nés » : ceux qui ne sont pas nés parce que leur mort ne compte pas.

Marcos définit le prolétaire comme ça : « *c’est celui qui, à force de se prendre pour une chaise, finit par être très content de se faire écraser par un cul.* »

La différence entre « nous » et un « indigène » du Chiapas, c’est que le capital ne cherche pas à l’intégrer, ni même à l’ingérer. Son existence gêne et il doit disparaître.

De par leur « inexistence » les zapatistes ont compris que le pouvoir n’est pas aux mains des partis politiques, mais dans celles des banques, du FMI ou de L’OMC. Pour eux, lutter pour le pouvoir politique aujourd’hui, c’est lutter pour que perdure un mensonge. Ils croient, au contraire, que le peuple doit repenser directement son rapport à ce tyran abstrait qu’est l’économie capitaliste, en s’unissant pour organiser sa propre autonomie.

Avez-vous l'intention de passer à l'action ?

Il y a déjà tellement de choses à ne pas faire.

Les « p » et les « b » favorisent la diffusion aéroportée des virus.

Ne serait-il pas préférable d'envisager aujourd'hui l'adaptation des textes de théâtre en vue de la suppression pure et simple de ces deux consonnes occlusives bilabiales ?

Probablement ! Suppression des bilabiales ? Bon pour moi ! Belle proposition !

Combien seriez-vous prêt à payer pour vous abonner à un théâtre partiellement fermé ?

S'il y a vraiment des artistes qui vivent dedans ?

Tout ce que je possède.

Une pièce créée en zone verte pourra t-elle  
jouer en zone rouge ?

Et l'inverse ?

Le vert mélangé au rouge, ça donne du marron.

Le rouge mélangé au vert, ça donne du marron.



D'après vous, combien de kilomètres cumulés le responsable de la programmation de votre théâtre préféré a-t-il parcouru en avion en 2019 ?

Et en 2020 ?

Qui ?

Quand ?

D'après vous, combien de kilomètres cumulés le responsable de la programmation de votre théâtre préféré a-t-il parcouru en vélo en 2019 ?

Et en 2020 ?

Quand ?

Qui ?

Au pire, on pourra toujours refaire le chemin vers un théâtre pauvre, non ?

Le chemin n'existait pas. Nous l'avons construit ensemble. Maintenant il est tout tracé. Et pas besoin d'y semer des cailloux pour retrouver sa route. Il est plus large que le boulevard Haussmann.

Que doit selon vous créer un théâtre fermé  
pour rester un théâtre ?

Et un théâtre révolutionnaire ?

Honnêtement ?

Renoncer à toute mission dite de service public, dépenser toujours plus, se vouer à l'inutile et au désordre, retrouver un parfum d'illégalité et comploter des rituels de magie noire.

Sérieusement ?

Il n'y a pas de théâtre révolutionnaire. C'est un leurre. La révolution ne se fait pas dans un théâtre.

Carmelo Bene se cachait du public derrière une vitre.

Moi j'ai toujours voulu m'enfermer dans une cave pour jouer. Adolescent je faisais du rap et on s'enfermait sous les immeubles. C'était un peu comme de descendre au fond d'un puit, à la source. On se mettait en cercle et la musique démarrait. Celui qui arrivait à prendre le micro, au centre, se retrouvait dans l'oeil du cyclone. Sa parole se posait sur l'instrumentale. C'était comme boxer, ou enchaîner des figures de danse. Pendant ce temps, les autres le bousculaient en criant et cherchaient à lui prendre le micro. J'adorais ça.

## Quand avez-vous ressenti la sensation de faim pour la dernière fois ?

Tout le temps. Parce que j'essaye de maigrir. J'ai eu beau fondre dès mes dix-huit ans, je me vois toujours gros. Alors je passe mon temps à faire du sport et je me bloque le dos.

Je ne grignote plus entre les repas et, tous les midis, je mange des salades.

À sept heures du soir, j'ai la tête qui tourne. Je deviens irascible. Je ne peux penser à rien d'autre qu'à ma cartouche de graisse quotidienne. Je m'autorise ça, parce que « tout est une question d'équilibre ».

À l'époque mes parents m'ont emmené voir une nutritionniste : madame Gras.

Elle m'a demandé de noter tout ce que je mangeais et buvais pendant une semaine. Sur ma liste, elle a barré certains aliments en les remplaçant par d'autres.

Aujourd'hui je sais qu'un demi-avocat équivaut à un steak, ou une petite banane. Qu'il faut manger de la friture une fois par semaine et éviter à tout prix les boissons et les yaourts sucrés. Madame Gras m'a déconseillé de me priver. Je devais continuer à bien finir mon assiette. Elle disait : « tout est une question d'équilibre ».

Le problème c'est que l'herbe me donne des fringales. Alors je m'impose des plannings. Après avoir presque jeuné toute une journée, je me prépare un gros plat avec du fromage fondu. Une heure après le dîner, parce qu'il paraît qu'il ne faut pas enchaîner le sucré juste après le salé, je me permets un dessert.

Je sais que je devrais inverser. La graisse s'assimile moins bien la nuit, le sommeil est plus agité.

Mais quand je craque l'après-midi, je craque aussi le soir – à cause des fringales.

Il y a quelques années, avec mes copains Vincent et Noémie, nous avons voyagé aux Etats-Unis, notamment à Détroit et Oakland, qui sont parmi les villes les plus pauvres du pays. Je n'avais jamais vu une telle misère et autant d'obèses. Dans les supermarchés les gens se déplaçaient sur des chariots.

Aux Etats-Unis les pauvres ne touchent quasiment aucune aide sociale, mais ils bénéficient d'espèces de bons d'achat pour de la nourriture. Les fast-food les moins chers remportent la mise, à coup de *King Size* et de *High Corn Syrup*.

Dans le monde « réellement renversé » les riches crèveront de faim et les pauvres, d'obésité.

## Être ou ne pas être : telle est la question. Mais pour combien de temps encore ?

La pourriture se chargera bien de régler la question.

Et puis le temps linéaire (passé - présent - futur) n'existe pas. Il n'a rien d'une ligne droite.

Le temps ressemble plutôt à un boudin. Chaque instant y existe *de tout temps*.

Tu vois cette sensation étrange que tu ressens quand tu retournes sur un lieu marquant de ton enfance ? C'est encore le même endroit et pourtant tout semble différent.

C'est parce que, en réalité, aucun lieu n'est identique dans le temps. L'endroit de ton enfance existe *de tout temps*. Quand tu y reviens, une fois adulte, ce n'est plus le même endroit. Pourtant lui aussi existe *de tout temps*. Les deux lieux cohabitent éternellement : là où rien ne termine ni ne commence.

*Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise.*

Avez-vous répondu au « questionnaire » de Bruno Latour (qui n'est pas un questionnaire, ni un sondage, mais une aide à l'auto-description) ?

Pourquoi ?

Je ne comprends rien à cette histoire d'*avant* et d'*après* : ne pas revenir « comme avant », construire « le monde d'après ».

Comme si nos vies n'étaient plus qu'un paysage : quelque chose que nous contemplons sans jamais le toucher du doigt. Comme si nous avions fini par croire que la société, dite de progrès, avait écrémé le pire pour ne garder que le meilleur. Comme si, tandis qu'une partie du monde s'endort et que l'autre meurt, l'ultime équilibre avait été trouvé.

Comme si l'histoire passait son temps à se terminer et, entre deux commémorations, recommençait, lavée de tout.

La phrase : « comment est-il possible de voir encore ça en 2020 ? » me terrifie.

Les « crises » ne sont pas des accidents de parcours de la production capitaliste. Elles constituent sa dynamique principale.



À quelle distance de la mer se trouve votre théâtre préféré ?

Et dans 50 ans ?

Les jours de beau temps je voyais la mer depuis la fenêtre de ma chambre. Mon quartier se trouvait à dix kilomètres de Palavas-les-flots (« Sarcelles-sur-mer »).

Je déteste Palavas pendant l'été : les touristes belges, allemands et italiens, les racailles et les gitans, les groupes d'adolescents bronzés, les fêtes foraines et les histoires d'amour sur la jetée. Le vendeur de beignets et son bagou sont mes pires ennemis. Je m'ennuie à crever sur une plage. La moindre cigarette me donne la nausée. Le sable m'irrite l'entre-jambe et l'horizon ressemble à un drap qui sèche.

Je hais encore plus la Bretagne : les pulls marins, les cirés, les passionnés de bateaux, les moules, les tartines beurrées et les parties de scrabble.

La mer est morte avec les congés payés.

L'hiver, à Palavas, les immeubles vides décrépissent à vue d'œil. Le vent souffle dans les halls et des mini-tornades de sable s'échouent sur les balcons déserts. C'est magnifique comme une apocalypse.

La mer me rend bien trop triste.

Le très optimiste PDG de SpaceX prévoit d'envoyer un premier équipage humain sur mars dès 2024, ouvrant ainsi la voie à la création de la première colonie humaine sur une autre planète que la nôtre. Un million de personnes pourraient vivre dans la première ville martienne d'ici 50 à 100 ans.

Pensez-vous qu'ils auront besoin d'un théâtre là-haut ?

Sérieusement ?

Dans un roman de Philip K. Dick, des colons sont envoyés sur mars. Tous habitent une sorte de bulle avec devant un petit jardin où ils tentent de cultiver quelques légumes.

L'ennui et le désespoir provoquent chez eux des vagues de suicides. Une société met au point un produit appelé « Poupée Pat ». Les colons acquéreurs reçoivent une valise avec à l'intérieur, la poupée, son petit ami, sa maison et une voiture de sport. Un grand nombre d'autres accessoires sont vendus séparément. Les colons ingèrent une drogue qui les plongent dans le corps de Poupée Pat, ou celui de son petit ami. Ils se réveillent en Californie, prennent leur voiture de sport et vont à la plage. Parfois ils essayent de faire l'amour, de sentir les vagues leur lécher les pieds, mais l'effet de la drogue, toujours plus court, s'estompe. Ils se réveillent frustrés et vaseux. Le remède se change en poison. À chaque retour, leur vie sur Mars devient plus insupportable. Tout leur argent y passe. Un à un, ils dépérissent dans leur case, la bave aux lèvres et les yeux révulsés.

Le théâtre peut-il encore sauver le monde ?  
Si oui, comment doit-il s'y prendre ?

Le théâtre n'a pas à sauver le monde. Bruce Willis et Will Smith s'en chargent.

Selon vous, les plus démunis se posent-t-ils ce genre de question ?

Cette question-là, en tous cas, les plus démunis ne se la posent pas.

Et si on en profitait pour tout changer ?  
Par quoi on commence ?

Demande aux plus démunis.



Créé par les écrivains Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel dans le cadre d'une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, le *Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g)* rassemble, partout où il s'implante, habitants, artistes et chercheurs, tous impliqués dans la création de protocoles d'enquête : écriture de questionnaires, diffusion, récolte de données, traitement.

Le fonds documentaire du g.i.g est régulièrement convoqué pour créer des espaces fictionnels poétiques et frontalement politiques interrogeant les mécanismes d'exclusion et de repli : publications, installations, vidéos, performances...